

## **Jean Maillefer et Marie de La Salle.**

Texte du livre de raison de Maillefer. BEC, recueil n° 26, pour l'année 1938, p. 308-312.

Dans l'étude consacrée à la famille de La Salle, par Guibert, dans son histoire du Saint, on lit :

« Marie (troisième enfant de la famille) naquit le 26 février 1654. Elle épousa en 1679 Jean Maillefer, cousin issu de germain de Nicolas Roland... Elle eut pour fils François-Élie Maillefer, bénédictin de Saint-Maur, qui écrivit la vie, encore inédite, de son oncle Jean-Baptiste. Son manuscrit se conserve à la bibliothèque de Reims... »

Un détail que ne donne pas le docte historien, et qui avait sans doute échappé à ses investigations, c'est que Marie de La Salle, épouse Maillefer, mourut subitement le 23 mars 1711 et que son mari nous a laissé d'elle un éloge dont le manuscrit autographe se trouve à la bibliothèque municipale de Reims. Nous le transcrivons ci-après pour la satisfaction des érudits et l'édification du plus grand nombre de nos lecteurs. Ils pourront constater que la sœur cadette du Fondateur des Frères était digne de son aîné.

### **Discours sur la mort de ma femme.**

J'ay différé jusqu'icy de rapporter l'accident le plus sensible dont il a plu au Seigneur de m'affliger dans l'extrémité où je suis réduit par des infirmités presque continuelles, où la douleur me donne si peu de repos. Je ne peux cependant me défendre de donner les derniers traits d'une plume mourante pour exprimer combien j'ay perdu en perdant ma bonne femme, que le Seigneur m'a enlevée subitement dans le tems que je n'y pensais pas ; ce qui m'a été comme un coup de foudre, qui m'a si fort accablé, quoique j'aie bien reconnu, par la grande miséricorde de Dieu, que c'était un coup de justice, qui ne voulait pas souffrir davantage l'outrage que je lui faisais en préférant la créature au Créateur. Car je peux dire, quoy qu'à ma grande confusion, que je faisais mon unique plaisir dans la possession d'une femme que je chérissais au delà de ce qu'on peut imaginer. Mais, hélas ! comment aurais-je peu faire en voyant et reconnaissant tous les jours de plus en plus dans ma bonne femme tout ce qu'un mari pouvait rencontrer de plus accompli ?

L'on m'avait flatté jusqu'icy que le tems pourrait adoucir ma tristesse, mais la violence de ma douleur est si grande que je n'en puis soulager l'amertume que par les fréquentes prières que je présente tous les jours à Dieu pour le repos de sa pauvre âme, luy avouant tous les jours de plus en plus mes faiblesses qui abattent continuellement mon pauvre esprit, car la playe dont Dieu m'a frappé dans sa justice me rend tout interdit.

Je sens qu'en perdant ma bonne femme, sur laquelle je m'étais déchargé de tous les soins de ma famille, à cause de mes infirmités, je sens en même tems que mon cœur m'a abandonné moy mesme, en mettant plus de la moitié de ma vie au tombeau. Je me suis fait violence pour renfermer ma douleur en moy mesme, tant pour empêcher qu'elle ne prévalût sur la foi et la religion que pour me garder de succomber à une si juste douleur.

Je suis si foible qu'il m'eschappe souvent des larmes que je ne saurais retenir. Mais si je pleure ce n'est que devant mes très chers enfants, qui ne peuvent pas oublier les services et les bontés que je recevais de leur bonne mère. Ils savent de quelle manière elle partageait avec moi tous mes soins, mes travaux et mes peines dans les conjonctures fâcheuses d'un si rude tems. Comme elle me voyait foible et languissant, elle estoit mon appuy ; elle charmoit toutes mes inquiétudes par la douceur de ses entretiens ; elle me fortifioit lorsque je me laissois abattre ; m'excitait dans les moindres contradictions.

O femme selon mon cœur, pourquoy vous êtes vous arrachez de moy ! O ma bonne femme, pourquoy m'avez vous abandonné sans me dire adieu ? En quel estât m'avez vous laissé ! Oh ! l'horrible séparation ! Elle ne pouvoit estre que l'ouvrage de la mort. Je n'en pourrai jamais estre consolé que je ne vous sache dans le séjour des bienheureux. Ce qui me fait continuellement

pousser des vœux au Ciel pour luy demander avec instance et persévérance de nous y voir un jour dans la compagnie de nos chers enfans.

Il est vrai que si Dieu, dont il faut adorer les jugemens qui sont toujours si justes, m'eust donné le choix ou de mourir moy mesme ou de voir mourir ma bonne femme, j'aurois mieux aimé mourir moy mesme que de la perdre comme j'ay fait. Elle qui ne cherchoit qu'à conserver ma vie, qui m'y aydoit si utilement, et qui veilloit si charitablement sur mes moindres besoins !

Cependant, je ne la devrois point plaindre, surtout dans un tems où l'on voit toutes choses renversez, où l'impiété a le haut du pavé, et où les gens de bien sont opprimez. Elle a quitté ce qu'elle avoit de plus cher au monde, je l'advoue, mais je suis sûr qu'elle a trouvé une meilleure compagnie au Ciel. Ainsi tout ce qu'il y a de triste est pour moi, et tout ce qu'il y a d'agréable et d'heureux est pour elle. J'ay perdu toutes mes délices, et elle n'a fait que d'en changer. Et ce changement luy est infiniment avantageux : elle ne perd qu'un homme assez misérable que je suis et elle jouit de Jésus-Christ mesme ; elle vous quitte, mes chers enfans, mais elle se trouve parmi les anges. Que si, dans cet abysme de lumière et de joye où j'espère qu'elle est maintenant, elle peut encore donner quelque application à ce qui se fait, j'espère qu'au moins elle ne m'oubliera pas, comme elle sçait que je ne la puis oublier...

O femme fidèle et sage, qui sçavoit ménager son mary sans néanmoins manquer à personne ! On ne sortoit jamais d'avec elle que comblé de joye : ses parents et ses amis, à cause de son abord facile et des bons conseils qu'elle donnoit ; les pauvres, à cause des secours qu'elle leur accordoit d'une main libérale. Très humble et très modeste dans toute sa conduite et surtout dans ses habillemens, elle croyoit que mon repos estait plus utile que le sien propre. Dans la tenue de notre maison, rien ne luy eschappoit, jusque dans les plus petits détails ; ce qui me faisoit dire souvent en plaisantant : « il faut icy que tout le monde charrie droict, et moy tout le premier ».

A-t-on jamais connu dans ma sainte femme des pratiques montrant qu'en elle l'esprit estait assujetty à la chair ? Y avoit-il à la maison personne qui traîta plus rudement son corps ; plus mortifié dans le manger, se nourrissant des viandes les plus simples et les plus grossières, fuyant les bons morceaux, qu'elle refusoit pour les passer aux autres ? Elle avoit avec cela un sens admirable pour faire avec adresse tous les travaux propres aux femmes. Si le Seigneur avoit permis que je tombasse dans l'indigence, elle estoit capable, à elle seule, par la dextérité de ses doigts et par son industrie, de nous faire subsister tous dans la maison.

Dans sa jeunesse, elle avoit la plus belle voix qu'on eust jamais entendue ; elle sçavoit la musique, qu'elle chantoit à livre ouvert, à la grande admiration de ceux qui l'entendoient ; elle jouoit et accordoit sa voix avec le théorbe. Et tous ces amusements ne l'empêchaient pas de se donner à ses devoirs les plus essentiels, je veux dire aux pratiques de la Religion et à l'éducation de ses enfans. Elle ne laissa jamais passer quinze jours sans s'approcher des divins mystères ; dans ses exemples de piété, on n'a jamais remarqué aucun vice ny aucune ostentation. Quant à ses enfans, ils se souviendront toujours du soin avec lequel elle leur a appris les vérités de la foi et n'oublieront pas la peine qu'elle s'est donnée pour surveiller leurs devoirs de classe et leur faire apprendre leurs leçons chaque jour. Aussi a-t-elle donné dans ses trois fils trois prestres à l'Église : voilà le fruit de la sainte éducation de leur bonne mère, qui ne songeait qu'à les rendre bons chrestiens. J'ay tout sujet d'espérer que ses deux filles, qu'elle m'a laissées, suivront aussi bien que leurs frères le chemin qu'elle leur a tracé plus encore par ses exemples que par ses préceptes.

Quoique je puisse encore ajouter beaucoup à ce que je viens de dire, il faut que je me borne, car je pourrais passer pour suspect ou exagéré. J'ay pourtant cru qu'ayant si bien connu et tant aimé et estimé ma bonne et excellente femme, je ne pouvois faire moins que de luy consacrer ce petit récit, qui n'est qu'une ébauche de ce que j'aurois voulu faire mais que l'estat de ma santé ne permet pas, en dehors de la raison donnée plus haut, de pousser beaucoup plus loing. Mes enfans y trouveront la preuve de l'affection que je porte à leur mère, et que je conserverai jusqu'au tombeau, car y a-t-il jamais eu femme qui ait mieux mérité l'estime et la reconnaissance de son mari ?

Puissiez-vous, ma chère femme, jouyr pendant l'éternité de la veue de Dieu ! Jouyssez de la compagnie des anges et des saints ! Que le Seigneur veuille vous pardonner les fautes que la foiblesse de notre nature descheue a pu vous arracher par surprise ! Car vous n'avez jamais agi qu'avec simplicité et sans malice sous son regard. J'espère que notre Dieu très grand et très bon vous aura regardée desja dans sa miséricorde. C'est la grâce que je luy demande pour vous incessamment, n'ayant plus d'autre inquiétude que de nous voir tous deux ensemble dans le Ciel.

Requiescat in pace. Amen.